

UN HEROS DE 1870

II

(Suite)

Le trois septembre au soir, par un beau clair de lune,
Pierre, la rame en mains, refoulait le courant.
L'air était embaumé, mais le cruel Neptune
Agitait quelquefois les flots du Saint-Laurent.
Rose et les chérubins se tenaient près de Pierre,
Assis, en cercle, au fond de l'embarcation,
Et contemplaient, ravis, l'éclatante lumière
Que Phébé répandait sur la création.

—“ Voyez donc, chers parents, comme la lune est belle,
S'écria Jean-Baptiste, en regardant dans l'eau.
Rose reprit :

—“ Pourtant ce n'est qu'une étincelle
“ Qui s'échappe, la nuit, du céleste Flambeau !
“ Mais si vous restez bons, pieux et charitables,
“ Si vous savez porter des malheurs le fardeau,
“ Un jour vous quitterez tous nos biens périssables
“ Pour aller contempler cet aste encor plus beau !”

Pierre, depuis longtemps, observait le silence :
Un noir pressentiment faisait battre son cœur ;
Il avait beau lutter, se faire violence,
Il restait au pouvoir de l'occulte oppresseur.

Soudain le temps changea, comme la chose arrive,
A la fin de l'été, dans le nord du pays ;
Notre héros se mit à ramer vers la rive
En faisant éviter au canot le roulis ;
Mais, efforts superflus ! car des vagues sans nombre,
Conduites par le vent, se heurtaient avec bruit.
Le tonnerre grondait. Un gros nuage sombre
Eteignit dans le ciel la lampe de la nuit.
Les malheureux étaient plongés dans les ténèbres
Et ballottés ainsi que le faible copeau.
Le tonnerre sonna trois fois leurs glas funèbres,
Puis le vent en fureur les lança tous à l'eau !
Mais Pierre, redoublant aussitôt de courage,
Saisit d'une main Rose et de l'autre un enfant ;
Et vif comme un poisson, il revint à la nage
Sur les flots tourmentés sans cesse par le vent.

Eh ! que pourrait-il faire ainsi sans assistance,
N'ayant plus de canot ni la moindre clarté ?
Mourir... hélas ! oui, car une longue distance
Le séparait encor de sa chère cité...

Quoi ! mourir à cet âge où la vie est si belle,
Où tout sous le soleil nous parle joie, amour !...
Mourir !... lorsqu'on possède une épouse modèle
Dont l'esprit, les vertus embellissent nos jours.....

Ce lugubre penser hanta l'esprit de Pierre,
Mais il le repoussa de suite avec dédain ;
Puis, bravant de rechef du fleuve l'onde amère,
Il se mit à jouer du pied et de la main.
Le nageur quelquefois disparaissait dans l'onde,
Entraîné par sa femme et l'un de ses enfants ;
Il n'aurait pas bien sûr—pour les trésors du monde—
Voulu laisser périr ces deux êtres charmants.
Ses forces de géant à la fin s'épuisèrent,
Le Saint-Laurent allait se refermer sur eux,
Quand six solides bras tout à coup les tirèrent,
Après de longs efforts, de ce tombeau houleux.

Les sauveteurs étaient trois bateliers de Saint-Pierre,
En route pour Québec avec un lot de bois ;
Ils avaient aperçu, sur les flots en colère,
Cet homme que la vague enveloppait parfois.

Ils firent à la hâte un lit de fraîche paille,
Au fond de leur bateau, pour les trois malheureux ;
Mais, ô fatalité !... le sort, de sa tenaille,
Voulait broyer le cœur du père courageux.

Spectacle repoussant ! c'était deux corps livides,
Deux cadavres que Pierre avait ravis aux flots !
Ils étaient là, gisant sur des grabats humides,
Le visage éclairé par le feu des falots.....

Pierre était atterré. Des larmes abondantes
Inondaient sa figure aux traits mâles et beaux ;
Debout, pâle, muet, il ressemblait aux plantes
Qui vivent sans chaleur à l'ombre des tombeaux !

Il avait tout perdu dans l'espace d'une heure :
Son adorable femme et ses fiers rejetons ;
Il ne lui restait plus que sa sombre demeure
Où les sanglots allaient remplacer les chansons !

Les bateliers, émus, regardaient en silence
L'éloquente douleur de notre infortuné,
Et suppliaient tout bas la sainte Providence
De secourir ce brave au chagrin destiné.

Mais Pierre, tout à coup, vaincu par la souffrance,
—Ce mal dont les humains doivent subir la loi—
Roula sur le carreau, privé de connaissance,
En s'écriant : “ Seigneur, ayez pitié de moi !...”

* * *

Trois semaines après cette scène terrible,
Que la plume ne peut fidèlement tracer,
Pierre quittait le lit. Il était impossible,
Pour qui l'avait connu, de le voir sans pleurer.
Ce n'était plus cet homme à la fière encolure,
Au visage serein, aux bras si vigoureux !
Du vieillard il avait déjà toute l'allure ;
La tistesse trônait sur son front anguleux.

Durant quatorze jours des hommes de science,
Les habiles docteurs E. Rousseau, C. Lemieux
L'avaient soigné tous deux avec intelligence,
Et leurs soins cependant restaient infructueux ;
Mais le quinzième jour, ouvrant ses lèvres blêmes,
Le malade avait pris un grand bol de bouillon,
Et malgré ses douleurs et sa faiblesse extrêmes,
Récitait plusieurs fois, tout haut, une oraison.

Oh ! c'était le signal de la convalescence !
Il allait donc revoir “ la déesse Santé,”
Qui depuis quelques temps brillait par son absence
Sous ce toit où naguère elle avait tant chanté !

Oui, quatre jours plus tard, grâce à la médecine,
Cet art—sublime don fait à l'homme par Dieu,—
Le malade mangeait les mets de sa cuisine,
Et le soir se berçait en attisant le feu.

Il n'avait presque plus de douleurs corporelles ;
Son estomac pouvait recevoir tous les mets,
Mais l'âme, hélas ! portait des blessures cruelles
Que les princes de l'art ne guérissent jamais !...

C'est en vain qu'il cherchait souvent à se distraire
En lisant les journaux ou quelques bons romans ;
L'inexorable sort semblait toujours se plaire
A lui rendre odieux ces doux amusements.
Alors il s'écriait, la voix pleine de larmes :
“ Accordez-moi, mon Dieu, la résignation,
“ Ou faites-moi goûter les douceurs de vos charmes
“ En daignant m'appeler dans la sainte Sion !”

Enfin Dieu lui donna la force et le courage
De porter des malheurs le pénible fardeau ;
A la forge bientôt il conduisait l'ouvrage,
Pendant que trois gaillards manœuvraient le marteau.

* * *

Un illustre défunt qui vit dans la mémoire
Des hommes d'aujourd'hui, le bon curé Charest,
Venait souvent le voir pour lui parler d'histoire
Et surtout des héros que Franceur admirait.
Le malade écoutait les récits du saint prêtre,
Récits qui l'enflammaient au suprême degré ;
Au seul nom de la France, il sentait tout son être
Tressaillir. Ah ! ce nom était pour lui sacré.
Aussi, c'est qu'il l'aimait ce beau pays de France,
—Soleil que les Prussiens ne pourront obscurcir !—
C'est là que ses aïeux prirent jadis naissance,
Et c'est là qu'il aurait voulu vivre et mourir !
Or, depuis que la mort de sa faulx redoutable
Avait moissonné Rose et ses deux chers enfants,
Il ne nourrissait plus qu'un désir admirable :
Combattre en *Canadien* contre les Allemands !

Il lui fallait partir ; car l'eau de notre fleuve
Rappelait à son âme un spectacle navrant :
Toujours il croyait voir—insupportable épreuve—
Les défunts entraînés par l'horrible courant.

Mais un autre motif plus grand que la souffrance
L'engageait à partir pour le sol étranger ;
Il se disait souvent :
“ Quand on aime la France,
On doit la secourir à l'heure du danger !”

J.-B. CAQUETTE.

(A suivre)

ECHOS DES THÉÂTRES ET CONCERTS



Le Canada devient décidément amateur de musique
et la saison de cette année nous promet beaucoup de
divertissements.

M. Ernest Lavigne, l'entrepreneur directeur de la
Fanfare de la Cité et l'excellent musicien, fait venir
d'Europe cinquante artistes qui se feront entendre *tous*
les jours, dans la magnifique propriété située sur les
rues Notre-Dame et Panet.

M. Lavigne a eu une excellente idée, et j'espère que le
public aura le bon esprit d'en profiter.

* * *

A Trois-Rivières, l'*Union Musicale* a fait un engage-
ment avec MM. Weber, clarinettiste et violoniste, ex-
soliste des Guides (musique du roi de Belgique), et profes-
seur au Conservatoire de Gand.

* * *

Il me faut signaler le prochain concert d'adieu de M.
Edouard LeBel, qui aura lieu, le 20 mai, au Queen's Hall.

M. LeBel, qui nous quitte pour se rendre à Coaticooke,
est un excellent ténor dont tout le monde a pu apprécier,
maintes fois, le talent et le bon goût.

Le programme de cette soirée est très alléchant.

Mme Filiatrault, M. Paul Wiallard et d'autres ama-
teurs bien connus et appréciés à juste titre, prêteront
leur concours en cette circonstance.

* * *

Deacon's Daughter, jouée à l'Académie de Musique, la
semaine dernière, est une pièce américaine, mais d'un
genre peu cultivé par nos voisins, probablement parce
qu'il est de bon goût.

Mlle Pixley et M. Daly sont les deux acteurs de
résistance de la troupe.

Mlle Pixley est une comédienne de réel talent qui
n'est pas tenue d'avoir recours aux trucs ordinaires des
cabotins pour faire rire le public ou pour le faire pleu-
rer. Elle chante aussi avec beaucoup de goût et de
méthode.

On peut adresser les mêmes compliments à M. Daly,
le *Deacon*.

Si j'avais souvent le plaisir de voir des pièces et des
troupe de ce genre, je me reconcilieraient bientôt avec le
théâtre yankee.

ABONNEMENTS

Qu'il soit bien compris que l'abonnement à LA VIE
ILLUSTRÉE est strictement payable d'avance, et que nous
n'enversons le journal à personne, à titre d'essai. Cette
mesure est prise en raison du bon marché du prix de
l'abonnement.

Qu'on n'oublie pas que LA VIE ILLUSTRÉE est le plus
grand, le plus riche, le plus volumineux, et le moins cher
de tous les journaux illustrés du monde entier.